

LA PRÉSENCE...

Le lecteur, parfois, découvre que son attachement au livre qui l'occupe l'a fait entrer dans un espace où s'abolit la vieille distinction entre l'intérieur et l'extérieur. Il s'aperçoit alors que l'acte de langage a intensifié ses perceptions, et même les a modifiées en les modelant par des précipitations verbales, qui ont rompu leurs limites habituelles. Tout une métamorphose des dimensions s'est opérée par l'effet de la lecture, c'est-à-dire par le mouvement d'une écriture dont le travail discret joue des articulations du réel et de l'imaginaire pour créer des raccourcis mentaux dont il est difficile de définir le processus, car il a fonctionné par surprise et résiste aux batteries explicatives. Le livre de référence – ou d'expérimentation la plus vive du phénomène – demeure pour moi *Une histoire illisible*, que Claude Ollier a publié en 1986. Ce livre, où le retrait chez soi et le voyage forment justement un seul espace, a construit une sorte de maison universelle : maison de la présence de Claude Ollier que la pensée de lui dresse partout. Si, prenant le train, le lecteur se change en visiteur, il croit d'abord que son écoute est différente parce que voici le souffle et la bouche, mais soudain quelque chose résonne qui le ramène au blanc, à un blanc sonore donc il ne comprend pas tout de suite qu'il est le silence. L'homme, dans la vie et sur la page, doit sa qualité au silence à travers lequel il parle.

Bernard Noël

(Ce texte sert d'introduction aux propos de Claude Ollier retranscrits par Bernard Noël pour le n° 2.17 des *Lettres françaises* paru en février 1992.)